

Un spectacle, *Ma guerre d'Algérie*

Bernard Gerland raconte comment il en est arrivé à se porter volontaire pour une « corvée de bois » en Algérie, puis comment il s'en est libéré trente ans après.

Qui suis-je et qui étais-je avant l'armée ?

Je suis né le 16 Août 1939 à Villefranche-s/Saône (Rhône), où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 11 ans, puis ensuite à Lyon. J'ai été élevé dans une famille de tradition catholique, le second de ma fratrie (trois sœurs). Bien que n'aimant pas l'école à partir de la classe de sixième (j'étais plutôt un esprit rebelle et avais horreur des activités sédentaires), je suis allé jusqu'au baccalauréat, ce qui m'a permis à 19 ans d'être instituteur public remplaçant, avant d'être, à 20 ans, incorporé dans l'armée comme appelé.

J'étais peu politisé, mais malgré tout hostile à la guerre et particulièrement à celle d'Algérie dont je suivais l'évolution depuis l'âge de 15 ans. Je lisais *Témoignage Chrétien*, parfois *France Observateur*. Je connaissais *La Question* d'Henri Alleg, j'avais lu Germaine Tillion sur l'Algérie. Je ne voulais pas devenir gradé, avec néanmoins une contradiction : j'avais suivi la préparation militaire, mais plus pour le sport que pour l'aspect militaire.

Double jeu de la « pacification »

Je suis incorporé en août 1959 (classe 59 2A) à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) au 92^{ème} R.I. Quatre mois de classes de biffin (l'aspect sportif ne me déplaisait pas) au cours desquels je subis une très forte pression pour suivre le peloton et devenir caporal puis sous-officier. Devant mon refus, réitéré à maintes reprises, on finit par m'expédier en Algérie : départ janvier 1960. J'y resterai deux ans.

Je suis affecté au 117^{ème} R.I., région de Blida. On tente de suite de m'intéresser à des affectations du genre instituteur. Je ne manifeste pas d'intérêt, et me retrouve affecté dans un poste de montagne, « Poitiers », poste en protection du village regroupé d'Aguitoune, au-dessus de Fondouk (aujourd'hui Khemiz el Khechna) d'un côté et du barrage du Hamiz de l'autre.

Là, je fais de la « pacification ». Je m'occupe de l'état civil instauré par l'armée, je fais le secrétariat de l'infirmier. J'en profite pour passer de longs moments à bavarder avec les chefs du regroupement, dans le village, ou au café maure avec les habitués du lieu. J'ai un excellent contact avec la population. J'en découvre le dénuement.

Je suis chargé de recueillir des renseignements, de « jouer » la protection, de mettre en garde contre tout agissement qui porterait tort à la « pacification » et amènerait l'armée à procéder à représailles. Je retiens, de l'exercice de cette fonction, l'amitié liée avec l'un des chefs, la liberté que je me permettais dans mes déplacements dans le village, les contacts et discussions avec la population, mais aussi le désagréable double jeu qu'était la « pacification ».

Je participe, en tant que grenadier-voltigeur, à des opérations d'envergure où nous effectuons surtout des bouclages et ratissages dans la montagne, souvent loin du poste, à des embuscades de nuit dans le village ou dans la région, aux gardes évidemment, aux escortes de ravitaillement du poste et des autres postes plus éloignés dans la montagne, aux contrôles de la population.

Installation dans la guerre

Quelques jours après mon arrivée, premier accrochage, dans les rochers de Rivet. Le sergent Carrot est blessé, je ne le revis plus ; c'était un bon copain, un gars très apprécié de tous, une référence pour moi à cause de ses positions sur cette guerre et sur la vie en général – positions qui correspondaient aux miennes -, à cause aussi de son rayonnement humain et chrétien.

Je me retrouve ainsi seul, sans en avoir toutefois claire conscience. Et peu à peu, sans m'en rendre compte, je m'installe dans la guerre, je fais mon boulot de soldat. J'abandonne la prière, les quelques lectures qui auraient pu me tenir éveillé ; je ne me nourris plus ni spirituellement, ni intellectuellement, ni politiquement.

Seul le courrier, notamment à mes parents, me tient ; j'écris beaucoup. Je cafarde aussi beaucoup. L'alcool (le vin au bromure, la bière et l'anisette) devient un bon compagnon, comme pour ceux qui m'entourent.

Le capitaine du poste, en qui j'ai confiance, me propose le peloton de sous officier, après qu'on m'ait nommé caporal, grade dont je n'ai jamais voulu porter le galon – ce qui ne m'empêchait pas, en opération, d'assurer la fonction de chef de pièce FM. Et me voilà au centre de formation de sous officiers de Dellys (petite Kabylie), après avoir cette fois accepté de devenir gradé.

Installation dans l'armée

Je m'installe dans l'armée, après m'être installé dans la « pacification », le maintien de l'ordre et la guerre. Je commence aussi à entrevoir l'intérêt que peuvent représenter, pour un sous officier, la paye, un peu plus de confort, la considération, les responsabilités – notamment de conduite d'hommes (je savais faire ça, pour l'avoir fait dans le civil : éducation populaire, colos, enseignement). Là, l'instruction, quelques opérations, embuscades, escortes, gardes, patrouilles ; la vie de garnison en petite ville au bord de la mer ; quelques rares bons amis.

Retour au poste de « Poitiers ». Je suis nommé sergent. J'ai en opérations la responsabilité d'un groupe. Je suis rapidement affecté dans une harka dont la base arrière se trouve tout près de Fondouk : une bonne cinquantaine de harkis, souvent très jeunes (à partir de 16 ans), recrutés sur le secteur ; un encadrement mixte d' « active » et d'appelés ; dirigée un temps par un lieutenant appelé dont je garde un excellent souvenir : chef brillant, discret, sûr de lui sur le terrain, inspirant et méritant confiance. Je fais mon boulot de chef de groupe, au mieux, soucieux de « mes hommes » ; je crois avoir acquis et mérité leur confiance. Je noue une grande amitié avec mon adjoint, un sous officier harki ; il m'apprend l'arabe que j'arrive à bien parler.

La « corvée de bois »

Je m'installe dans l'Algérie, j'envisage même sérieusement d'y rester après « la Quille ». Quelques accrochages en opérations et en embuscades. Deux passages à l'hôpital Maillot d'Alger, pour un ressort de PM qui m'a sauté dans un œil (aie !...) et le coccyx cassé par l'explosion d'une grenade OF (lancée par moi !).

Lors du « putsch des généraux » d'avril 1961, le Bataillon – fidèle au Général de Gaulle – se replie dans la montagne. Mon groupe accroche une petite bande de l'A.L.N. conduite par le chef historique du secteur ; celui-ci est mis hors de combat, fait prisonnier, puis soumis aussitôt au « renseignement » au P.C. du Bataillon. Il s'ensuit une série d'opérations dont je ne me souviens pas qu'elles aient été fructueuses pour l'armée française. Jusqu'au jour où le prisonnier est amené à la harka pour être exécuté façon « corvée de bois ». Je me porte volontaire pour prendre le commandement de cette corvée, qui finit par m'incomber avec un petit groupe de harkis. Comme il était de coutume, je la « déguise » ensuite, dans une déclaration au commissariat de police de Fondouk, en une tentative d'évasion du prisonnier.

Je termine mon temps d'armée au centre de formation de sous officiers de Dellys, où j'exerce surtout des tâches administratives auprès d'un capitaine de compagnie. Pour la conduite de « mes harkis » au cours de l'accrochage d'avril 1961, il m'est demandé de leur proposer une citation, ce que je fais. Je suis également cité à l'ordre du Régiment ; je reçois la décoration au cours d'une prise d'armes à Dellys, au grand étonnement des élèves sous-officiers qui me connaissent comme instructeur et administratif plutôt pacifique et non comme « petit chef de guerre » ; je suis fier de cette décoration, je la porte sur mon uniforme de sortie en Algérie et à mon retour en France – ce qui me vaut les félicitations de mon père. Après avoir été fier du galon de sous-officier, me voilà fier de la décoration.

J'avais utilisé ma « permission longue durée » pour faire un voyage d'un mois, en stop, au Sahara. J'avais pris aussi à deux reprises quelques jours de permission pour visiter l'Oranais et le Constantinois (je connaissais déjà bien l'Algérois, pour y « guerroyer »). Ce qui m'a amené à connaître des Algériens, quelques Pieds-Noirs, et ce magnifique pays où j'envisageais de rester après l'armée.

Le silence au retour

En janvier 1962, sans transition je retrouve la vie civile. Au cours de ma permission libérable effectuée en Algérie, je cherche et trouve du boulot là-bas. Revenu en France, avec ma lettre d'embauche en poche, je décide finalement, pour raisons affectives, d'y rester. Je retrouve assez vite du travail, dans le Bâtiment comme conducteur de travaux, je dois investir beaucoup dans la vie professionnelle pour « faire mon trou ». Je me marie quelques mois après.

Bien que ma pratique en Algérie ait été contraire à mes idées et à mes valeurs initiales, je n'avais néanmoins pas perdu complètement celles-ci, toujours présentes dans ma tête. Sans tarder, je m'engage syndicalement et politiquement.

A part à mon épouse et peut être à quelques très proches (dont je ne me souviens pas,) je fais le silence sur ces deux années en Algérie, je crois surtout par honte de ce que j'avais fait et de ce dont j'avais été témoin, et par peur de représailles ; je préfère me faire « oublier ». Plus ça va, plus j'enferme en moi, dans l'impossibilité de l'avouer – même à des amis intimes –, la « corvée de bois » pour laquelle j'avais été volontaire.

L'envie d'en parler

Et puis ... quelques trente ans après, m'est revenue de plus en plus fortement et de plus en plus souvent l'image de ce prisonnier, de cet acte, accompagnée du « mauvais goût » de ma lâcheté. L'envie d'en parler à mes enfants et à quelques amis intimes devient de plus en plus forte. Le film de Bertrand Tavernier *La guerre sans nom* est un déclencheur : au-delà de la guerre d'Algérie, il me montre tout simplement la nature humaine et sa fragilité, il renforce mon besoin de parler, et de parler avec d'autres anciens appelés – ce que je fais. Je réalise alors combien nous portons tous au fond de nous une grande souffrance, difficilement partageable.

C'est alors que, en 1995, participant à un atelier sur le travail d'acteur avec des amis comédiens, l'occasion m'est donnée, dans le cadre du travail, de leur faire la confidence de l'exécution du prisonnier. Ce fut ma première expression publique : confidence difficile à dire de ma part, difficile à entendre de la leur. Ils me suggèrent de travailler à rendre cette confidence audible, partageable, présumant qu'un tel « travail » pourrait être salvateur pour moi et utile à d'autres.

Un spectacle, *Ma guerre d'Algérie*

C'est de là qu'est né un spectacle, *Ma guerre d'Algérie*, après ce travail de plusieurs mois sur ma mémoire, sur la structuration de cette mémoire et son « appréciation » ; je chemine peu à peu avec mes amis dans l'écriture et la manière de la partager.

Ma guerre d'Algérie est un témoignage sous forme d'un grand poème sur l'Algérie, sur la guerre, sur les gens que j'ai côtoyés là-bas, sur la conscience, la fragilité de l'homme, sa « capacité » d'être lâche ; et par contre coup, sur la « résistance ». Le fil rouge du spectacle tient dans la phrase que je remets à chaque spectateur à la fin du récit de ma guerre d'Algérie, et qui ouvre sur la parole : « La guerre d'Algérie n'est pas terminée, elle se poursuit dans cet énorme silence qu'elle a creusé en nous. Comment ne pas voir que la honte peut entraîner la haine ; et que, sans une démarche de réconciliation avec soi-même et avec autrui, tout peut recommencer demain » (Bernard Sigg, *Le silence et la honte*).

Depuis plus de 15 ans maintenant, je partage ce travail de mémoire, sous forme de représentations suivies d'échanges, avec des jeunes, des adolescents, des anciens d'Algérie, des Algériens, des Pieds-Noirs, des étudiants, des enseignants, et « tout public », sur l'ensemble du pays.

Ainsi, comme disait un jeune en découvrant *Ma guerre d'Algérie* : « Ce spectacle témoigne à l'évidence de ce que la douleur d'une mémoire prend la couleur d'un formidable message d'espoir et dévoile une ouverture insoupçonnée sur l'avenir, pour peu qu'on fasse la démarche de la mettre au grand jour ».

Dans le débat sur la mémoire de la guerre d'Algérie

Ce travail a pris place dans le grand débat national sur la mémoire de la guerre d'Algérie et sur les exactions commises au nom de la France pendant cette guerre ; débat national initié en 2000 par les révélations de Louissette Ighilariz, par Florence Beaugé, *Le Monde*, *l'Humanité*, l'« Appel des Douze », un an après que les deux assemblées du Parlement aient reconnu à l'unanimité que cette guerre en était bien une.

Tout cela m'a amené à changer de métier. J'ai créé une association artistique pour porter ce travail de mémoire ; je lui ai donné comme nom : « Parlons-en » ; tout un programme ! Depuis, celle-ci s'est attelée à l'évocation théâtrale d'autres questions de mémoire occultées par la société.

Chemin faisant, au contact de nombreux anciens d'Algérie, je suis amené à adhérer à la F.N.A.C.A., organisation de masse des « anciens d'Algérie », à l'A.R.A.C. « Association Républicaine des Anciens Combattants » pour son caractère progressiste de défense des droits des anciens combattants et du traitement de la mémoire. Je demande la carte du combattant, non par fierté de l'avoir été, mais parce qu'il s'agit d'un droit à ne pas laisser perdre ; je demande également à percevoir la pension qui y est attachée. Je rencontre aussi l'« Association des Anciens Appelés en Algérie Contre la Guerre », peu après sa création, et en suis devenu « Ami ».

Je n'ai eu ni le besoin ni l'occasion de retourner en Algérie. A de nombreuses reprises, des Algériens d'ici et de là-bas m'ont dit tout l'intérêt qu'il y aurait à ce que *Ma guerre d'Algérie* soit présenté là-bas, et que la société algérienne m'en serait reconnaissante. Je suis disponible pour cela, s'il est vérifié et confirmé qu'une telle initiative serait opportune et utile pour la société algérienne et la réconciliation entre nos deux peuples.

Nous devons tout faire pour libérer la mémoire, donc la parole, donc la rencontre, entre nos deux peuples, malades qu'ils sont l'un et l'autre de l'omerta ou d'une mémoire tronquée sur cette guerre.

Bernard Gerland